

JOHANN **CHAPOUTOT**

TEXTO

Comprendre le nazisme



COMPRENDRE LE NAZISME

DU MÊME AUTEUR

- Le National-socialisme et l'Antiquité*, PUF, 2008, rééd. coll. « Quadrige », 2012.
- L'Âge des dictatures. Régimes autoritaires et totalitarismes en Europe (1919-1945)*, PUF, 2008, rééd. *Fascisme, nazisme et régimes autoritaires en Europe, 1918-1945*, coll. « Quadrige », 2013.
- Le Meurtre de Weimar*, PUF, 2010, rééd. coll. « Quadrige », 2015.
- Le Nazisme. Une idéologie en actes*, La Documentation française, 2012.
- Histoire de l'Allemagne (1806 à nos jours)*, PUF, coll. « Que sais-je », 2014, rééd. 2017.
- La Loi du sang. Penser et agir en nazi*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 2014.
- Des soldats noirs face au Reich. Les massacres racistes de 1940*, avec Jean Vigreux, PUF, 2015.
- La Révolution culturelle nazie*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 2017.
- Hitler*, avec Christian Ingrao, PUF, 2018.
- Libres d'obéir. Le management, du nazisme à aujourd'hui*, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2020.

JOHANN CHAPOUTOT

COMPRENDRE
LE NAZISME

TEXTO

Texto est une collection des éditions Tallandier

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.
Ce livre reprend certaines émissions diffusées
sur France Culture et France Inter
et réécoutables sur le site des chaînes :
franceculture.fr et franceinter.fr.

© Éditions Tallandier, 2018 et 2020 pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4270-4

À Élisabeth Chapoutot, née Rocchi

Avant-propos

Pourquoi « faire » de l'Histoire ? L'étudier, certes, mais aussi en lire, en regarder, en écouter ?

Une quête de science et de connaissance nous y pousse, cette fameuse et intrigante *libido sciendi* que pointait Augustin et qui nous conduit à traquer l'intéressant dans le quotidien, le dissonant dans la répétition, l'improbable dans le banal. Évoquons également un désir d'exotisme dans l'espace et dans le temps, la recherche d'un divertissement pascalien certainement, et intelligent, sans aucun doute. Enfin, la volonté de comprendre, et de comprendre dans et par le temps – le temps, cette quatrième dimension qui complète notre aperception des choses. De fait, la « demande sociale » d'Histoire est forte, singulièrement en France. Quel pays propose au moins trois émissions quotidiennes d'Histoire sur de grandes stations de radio, dont deux sur le service public ? Sept festivals d'Histoire, dont le plus ancien, celui de Blois, attire quelque 40 000 visiteurs, et celui de Toulouse, le plus récent, près de 10 000 ? Plusieurs mensuels de vulgarisation ? Sans évoquer les documentaires télévisés, rapidement repris sur le Net.

Chaque rencontre avec les journalistes ou avec le public est un privilège pour les chercheurs et auteurs, chaque lecture est une mise en perspective qui enrichit l'intelligence du texte, qui apprend à l'auteur tout ce que le seul

tête-à-tête avec son sujet et ses travaux ne lui apprenait plus. On vit, dans ces moments de questionnement, et à de très rares exceptions près (l'interlocuteur n'a pas préparé l'entretien, l'auditeur n'a pas voulu comprendre...), ce que l'on ne rencontre guère sur les « réseaux » dits « sociaux ». Un simple coup d'œil à la page des « commentaires » (je mets entre guillemets ces mots dont l'emploi, en l'espèce, est parfaitement abusif !) suffirait à décourager. On se rend rapidement compte que les « contributeurs » n'ont lu que le titre de votre entretien, n'ont écouté que les premiers mots de votre conférence, n'ont pas aimé la couleur de votre chemise et, de toute manière, se répondent entre eux en déversant leur bile ou leur fiel – le tout, généralement, sous l'anonymat d'un confort tout vichyste, ce qui n'est pas sans rapport avec la période que l'on traite.

Certains sujets sont en effet plus « demandés » que d'autres. La Seconde Guerre mondiale en fait partie dans un pays qui a connu plus de quatre ans d'occupation et où cette guerre reste la dernière à avoir eu lieu sur son territoire. Une guerre qui, comme jamais dans l'Histoire, conjugue horreur de masse, mal absolu et fin heureuse – la Seconde nous offre, dans un monde chaotique et indéchiffrable, la dernière victoire claire et incontestable du Bien sur le Mal, et c'est là sans doute une des raisons de son succès encore jamais démenti dans la culture de masse. Ce discours-là fut le *leitmotiv* des Alliés contre le Troisième Reich (la guerre de la « démocratie » contre les « fascismes »), puis une rengaine de légitimation par la suite. Il faisait litière des complexités et des contradictions : le 8 mai 1945, ce fut certes la capitulation des nazis, mais aussi Sétif et Guelma. Par ailleurs, on ne s'attarde pas trop sur le fait que l'armée américaine, qui combattait le racisme nazi, était une armée ségréguée. Quant aux Juifs américains, ils ont dû attendre eux aussi le mouvement

des droits civiques des années 1960 pour connaître leur émancipation définitive.

Par la radicalité du mal qu'il représenta, par le nombre insensé de ses victimes, par la violence de ses bourreaux, dont on ne cesse de s'étonner qu'ils étaient courtois, musiciens et cultivés, le nazisme interroge sans fin. C'est à comprendre le nazisme que ce volume invite. J'avais, pour le titre, prévu un point d'interrogation que l'éditeur a jugé bon de supprimer : mieux valait une affirmation qu'une interrogation – alors que je n'avais pas la prétention de répondre entièrement.

Mais j'aurais mauvaise grâce à l'en blâmer. On ne dira jamais assez combien les éditeurs sont le sel de cette terre où croissent les livres. Intelligents et cultivés, parfois bien plus que leurs auteurs, ils ont la générosité de mettre une grande partie de leur intelligence et de leur temps au service des autres. On ne peut pas tout penser et tout écrire, n'est-ce pas ? Alors autant aider les autres à penser, écrire et publier. Les éditeurs veillent à l'approvisionnement des tables de nos librairies, celles où nous allons, grâce à ces êtres merveilleux que sont les libraires, butiner le pollen de nos méditations. Ce livre est issu d'une rencontre avec un grand monsieur de l'édition, Denis Maraval, qui, de déjeuners en rencontres, me demandait ce que je pouvais lui « donner ». J'eus l'idée de lui proposer un recueil d'articles, d'émissions de radio et de conférences. Il eut la bonté d'accepter, imaginant, en éditeur qu'il est, que cela pouvait intéresser et éclairer.

Ce type de livre est de ceux que, pour ma part, j'aime lire sous la plume des autres. Comme le livre d'entretiens, le recueil permet un accès plus aisé, car plus rapide et plus explicite, au savoir. Ces ouvrages sont indissociables de ceux, plus charpentés, plus charnus et aux fondations

infrapaginales plus solides que l'on publie par ailleurs, les travaux scientifiques, souvent issus de nos thèses et thèses d'habilitation, qui jalonnent nos bibliographies. Eux seuls fondent et permettent le reste : la conférence publique, le dialogue radiophonique, la chronique de presse – tous ces formats et exercices qui permettent de partager le savoir autrement qu'en 600 pages et 2 000 notes de bas de page.

J'aime répondre à ces sollicitations et à ces invitations, car elles installent l'Université et ses cours hors les murs en campant bien droit l'historien dans la Cité. Nous travaillons pour nous et pour nos pairs, en apportant des pierres à l'édifice de la science et de la compréhension. Mais nous avons également, au-delà de notre mission de service public, de notre travail de fonctionnaire, d'enseignant-chercheur, une mission de service au public : répondre à la demande sociale, à la demande d'intelligence des phénomènes et de compréhension de la complexité. Mission politique au sens où ces travaux contribuent à l'intelligence de la Cité par la culture et l'intelligence des citoyens. Mission humaniste ou tout simplement humaine, en ce qu'ils permettent à l'homme de mieux se penser. Suivre les « itinéraires du savoir » des grands esprits invités par Hélène Monsacré à dialoguer est un privilège, comme lire *Le Quotidien et l'Intéressant* de Paul Veyne ou les Mémoires de Laurent Schwartz.

Les chapitres qui suivent sont pour la plupart des interventions orales : conférences publiques et émissions de radio retranscrites avec le souci de garder la spontanéité et la liberté de cette oralité. Pas, ou quasiment pas de notes infrapaginales. D'inévitables raccourcis. Une liberté de ton. On peut, à la lecture, en être légitimement intrigué, sinon heurté. Si c'est le cas, on peut créditer l'auteur d'une certaine maîtrise du sujet et se reporter à ses ouvrages

scientifiques, ainsi qu'à ceux qu'il a lus pour construire sa réflexion. Une bibliographie, en fin d'ouvrage, invite ainsi à l'approfondissement.

Pour tenter de « comprendre le nazisme », nous procéderons en cinq temps. Il s'agira d'abord de l'interroger dans le long terme de l'histoire allemande, mais aussi de l'Europe et, plus largement, de l'Occident. Le nazisme est impensable sans une longue tradition de judéophobie qui n'est pas spécifiquement allemande, tout aussi peu que le racisme, le colonialisme, l'esclavage ou l'impérialisme. Nous ferons cependant la part de ce qui est plus allemand que le reste : le rapport panique à la monnaie, par exemple, comme la réécriture et la réinterprétation de l'histoire de l'Antiquité.

C'est de ce terreau culturel fécond qu'a été induit un système normatif, une normativité proprement nazie, qui a permis aux bourreaux et aux criminels de considérer que ce qu'ils perpétraient était non seulement permis, mais encore souhaitable, sinon nécessaire. Les crimes nazis furent indissociables d'une « révolution culturelle », d'une refondation normative qui arasait les normes juridiques et morales communes pour en proposer d'autres.

Une troisième partie s'attarde sur l'homme nazi, sur cet homme non pas nouveau – les nazis n'avaient que faire de la nouveauté, en tout cas de celle-là –, mais régénéré par la biologie politique et par la prise de conscience intellectuelle et morale des périls de l'heure. Nous devons d'autant plus chercher à comprendre le nazisme que cette culture politique prétendait expliquer aux contemporains pourquoi ils vivaient le malheur et la détresse. C'est le sens de la couverture de cet ouvrage : le slogan *Deutschland Erwache !* (Allemagne, réveille-toi !) qui orne les oriflammes du NSDAP enjoignait aux Allemands de sortir d'une longue nuit d'ignorance – ignorance des lois

de la nature et de l'histoire, méconnaissance des principes de la biologie et de l'anthropologie raciale –, ces ténèbres que chassaient les défilés aux flambeaux, mais aussi la « cathédrale de lumière » (*Lichtdom*) des Congrès de Nuremberg. Le parti nazi, Prométhée porteur de feu et de science, faisait entrer le *Volk* (le peuple en tant que race) dans l'ère de la conscience (des enjeux) et de la responsabilité (de l'action). Cette révélation fit l'objet d'un choix, d'un choix que certains, y compris en Allemagne, ne firent pas : l'arrivée des nazis au pouvoir n'avait rien d'inéluctable, et d'aucuns payèrent de leur vie leur opposition, voire leur résistance au nazisme. S'interroger sur l'homme nazi implique de s'intéresser aussi à ceux qui n'en furent pas.

Le choix d'embrasser la révélation nazie fournissait un socle et un terreau pour des actes exorbitants à notre sensibilité et à notre conception minimale de la moralité. Il s'agira de montrer, dans un quatrième temps, quels ont été les liens entre les idées nazies et les crimes perpétrés entre 1933 et 1945.

Enfin, nous tenterons de comprendre pourquoi le nazisme fut qualifié de « passé qui ne passe pas » en pleine « querelle des historiens », en Allemagne, en 1986. Pourquoi ce phénomène demeure-t-il spécifique, intrigant et digne d'intérêt ? Y a-t-il un après du nazisme, ou en restons-nous marqués pour longtemps ?

Première partie

Une vision du monde

Le long terme du nazisme

1.

Une vision du monde est d'abord une vision de l'Histoire¹

Jean Lebrun : Dans *Le Dictateur*, Chaplin avait vu juste : les excellences du film parlent latin, et à leur passage la Vénus de Milo, qui a opportunément retrouvé ses bras, fait le salut nazi. Le nazisme a pillé l'Antiquité. La référence aux Grecs, c'était une vieille affaire outre-Rhin : la nation, tardivement constituée, avait besoin de références anciennes et en avait trouvé beaucoup dans l'hellénisme. Le national-socialisme les manipula ensuite à sa façon. Et il ajouta à sa panoplie les trophées de l'Empire romain, avec l'objectif de faire encore mieux que lui, de construire des monuments plus grands, des routes plus longues et de durer plus longtemps. La chute intervint plus vite que prévu, mais Hitler l'a mise en scène comme s'il s'agissait d'un autre combat de Léonidas. On se souvient que le chef spartiate avait jeté théâtralement ses dernières troupes dans la gueule de l'ennemi. Les jeux Olympiques de 1936 pour commencer, Sparte pour finir et entre les deux les exemples de Rome. Hitler se voyait comme un autre Prométhée, projetant ses feux sur l'Europe. Notre

1. *La Marche de l'Histoire*, France Inter, 8 février 2012, « Le nazisme et l'Antiquité ».

invité : Johann Chapoutot. Vous participez à un numéro hors-série de *Philosophie magazine* qui est consacré au nazisme, et vous posez la question : y a-t-il une pensée nazie ? Il y a en tout cas une histoire nazie.

Johann Chapoutot : Il y a une relecture, une réécriture de l'Histoire, qui est très approfondie.

Jean Lebrun : Et alors, dans cette relecture, l'Antiquité tient une place de choix, beaucoup plus que l'occultisme, l'ésotérisme... La rumeur attribue beaucoup aux nazis dans ce domaine, mais Hitler était d'abord passionné par les Grecs et par les Romains. Vous l'avez prouvé dans un livre, un très gros livre, que vous avez publié en 2008 aux Presses universitaires de France (PUF) et qui s'intitule *Le National-socialisme et l'Antiquité*. Alors, est-ce que vous pouvez tout d'abord nous rappeler quelques « principes » de base qu'on a oubliés, nous autres : toute civilisation, « principe » numéro un, descend du Nord, si elle ne descend pas du pôle Nord, elle descend au moins de la grande race nordique.

Johann Chapoutot : Dans plusieurs manuels de formation des maîtres des années 1930, après 1933, j'ai trouvé des cartes qui superposaient l'ancienne vision de l'Histoire à la nouvelle. L'ancienne vision de l'Histoire, c'est *Ex oriente lux* : toute lumière vient de l'Est ; toute lumière vient de l'Inde. Les Indo-Européens, la civilisation blanche, seraient venus des hauts plateaux de l'Inde. La nouvelle version de l'Histoire, disent les nazis, c'est, au contraire, *Ex septentrione lux* : toute lumière vient du Nord.

Jean Lebrun : Oui, mais attendez, moi ce qui m'ennuie, c'est que les Grecs et les Romains sont quand même des Méditerranéens. Alors, je sais que la guerre de Troie n'au-

rait pas eu lieu si Hélène, tant convoitée, n'avait pas été une incomparable beauté nordique blonde, mais enfin...

Johann Chapoutot : C'est un principe méthodologique, dans l'enseignement et sous le Troisième Reich, que de dire, effectivement, que toute civilisation vient du Nord, dont les Grecs et les Romains. C'était une vieille hypothèse, qui avait cours dans l'université allemande dès le XIX^e siècle, que peut-être il y avait eu une procession nordique des civilisations méditerranéennes. Ce qui n'était qu'une hypothèse au XIX^e siècle devient une thèse, une vérité d'État, que l'on doit enseigner non seulement à l'école, mais aussi dans les organisations du parti.

Jean Lebrun : « Toute civilisation digne de ce nom vient de la race nordique. » Les professionnels de la profession, vous parlez des professeurs de l'enseignement supérieur d'avant le nazisme, les professionnels de la profession – enseignants du secondaire, du supérieur, les archéologues – y consentent ?

Johann Chapoutot : Du côté des nazis, il y a une volonté de s'annexer la Grèce et Rome pour illustrer la race nordique et montrer que les Germains n'ont pas produit que des huttes de mauvais bois et ne se sont pas contentés de manger de la viande crue ; ils ont aussi construit le Parthénon, le Colisée, édifié l'Empire romain... Du côté des professionnels de l'Histoire, ou des lettres classiques, ou de l'archéologie, il y a cette idée que l'hypothèse de la procession nordique de la civilisation existe – donc, après tout, pourquoi pas, c'est quelque chose de plausible et de probable dans l'université allemande ; et par ailleurs, il y a un autre phénomène humain, trop humain, qui est que après la loi d'avril 1933 sur l'« aryansisation de la fonction publique », un tiers des postes de l'Université est libéré. Il y a donc des carrières rapides à faire, pour peu que l'on

signe opportunément un article bienvenu sur le Juif à Rome ou bien sur la décadence raciale des Grecs.

Jean Lebrun : Les archéologues, par exemple, se sont distingués dans l'autodestruction de leur discipline.

Johann Chapoutot : Ils ont été recrutés en masse par l'organisation de la SS qui s'appelle « l'héritage des ancêtres », le *Ahnenerbe*, qui était une sorte d'organisation pluridisciplinaire dont la mission était d'illustrer la science allemande en biologie, en droit, en littérature, mais aussi en histoire et en archéologie. Et Himmler, effectivement, envoyait des légions d'archéologues fouiller les bois de Saxe ou de Thuringe ou encore les sites grecs.

Jean Lebrun : Et si on trouve sous les vases des croix gammées, c'est bon pour l'archéologue. Dans le dossier de *Philosophie magazine*, il y a un dossier à l'intérieur du numéro spécial qui est consacré au cas Heidegger. Vous parlez d'ailleurs du rôle que Heidegger, quand il a été brièvement recteur de Fribourg, en 1933, a tenu. Il était content que les nazis redécouvrent les Grecs.

Johann Chapoutot : Heidegger se réjouit, en effet, de la césure de 1933, parce qu'il y voit l'occasion d'une rupture civilisationnelle et culturelle, c'est-à-dire d'une rupture avec le calcul technique, qui est celui de l'industrialisation, de la modernité contemporaine, pour revenir à une pensée grecque de l'Être. Or Heidegger démissionne de son poste de recteur quelques mois après, en février 1934.

Jean Lebrun : Il est déçu. Imaginons que nous soyons un élève – ce qu'à Dieu ne plaise – de Fribourg ou d'ailleurs, en 1933, 1934, ou 1935. On ouvre notre manuel et on va voir beaucoup de chapitres consacrés à la Grèce – pas beaucoup à Athènes, parce que Athènes c'est un peu

démocrate et plein de métèques –, mais à Sparte, Sparte la laconique, la silencieuse, dont la discrétion crée un appel d'air pour le mythe.

[Extrait du film *300*, de Zack Snyder, 2006.]

Comment appréciez-vous ce film, où on voit des guerriers nus, face à la lune, avec des corps d'acier bien huilés ?

Johann Chapoutot : Il me semblait que la représentation des Perses, dans ce film, correspondait assez adéquatement à ce qu'en disent les Grecs !

Jean Lebrun : Le Perse, c'est l'ennemi ; mais le Spartiate, avec ses abdominaux saillants ?

Johann Chapoutot : On a une caricature, dans ce film, de ce qu'a pu être l'image de Sparte après sa disparition. Une communauté esclavagiste, militaire, eugéniste, qui élimine les faibles pour renforcer sa puissance militaire. Cela dit, il faut bien considérer que c'est ainsi que Sparte a été vue par la postérité, et c'est de cette image de caricature que les nazis ont hérité et qu'eux-mêmes promeuvent. J'ai trouvé des manuels qui enseignent l'histoire de Sparte, pour les élèves des écoles Adolf Hitler – les nouvelles écoles du parti après 1933 – et pour la SS. Autrement dit, il y a une élite nordique, jadis, qui a pratiqué l'eugénisme, pourquoi le Troisième Reich ne le ferait-il pas ?

Jean Lebrun : Alors, on continue à feuilleter les manuels. Sparte et puis Olympie, dont les fouilles sont sous responsabilité allemande dès 1936, c'est l'assomption d'Olympie dans le Troisième Reich.

[Extraits concernant les J.O. de 1936.]

On entre là, tous portiques ouverts, dans la musique d'*Olympia*, le film de Leni Riefenstahl qui a suivi, depuis l'allumage du feu jusqu'aux cérémonies de clôture, ces Jeux de 1936.

Johann Chapoutot : Le film *Olympia* de Leni Riefenstahl montre, dans son prologue, quelques scènes absolument ahurissantes. Elle parcourt les ruines de la Grèce, une espèce de pot-pourri ; on voit les Cariatides, on voit un buste d'Alexandre, etc. Et on assiste à une scène d'allumage de la flamme qui a été reconstruite en studio, puis au départ de la course de relais de la flamme olympique. Cette course de relais a été inventée, pour les J.O. de 1936, par Goebbels et Carl Diem. C'est quelque chose que l'on ne dit plus aujourd'hui quand on ouvre les J.O., mais c'est une invention nazie qui devait à l'époque exprimer le lien topographique, substantiel, entre la Grèce antique et l'Allemagne contemporaine. Autrement dit, le feu sacré de la Grèce antique, de la race nordique, se retrouve désormais à Berlin après avoir brûlé en Grèce.

Jean Lebrun : Et la flamme, elle arrive à la frontière allemande dans un village dont on invente le nom, Hellendorff.

Johann Chapoutot : Non, ce n'est pas un nom inventé. Et ce n'est pas non plus un heureux hasard de la toponymie : tout est très pensé...

Jean Lebrun : Alors les corps, selon Leni Riefenstahl : abdominaux saillants, corps huilés, de nouveau...

Johann Chapoutot : En 1936, les J.O. ont été conçus comme une grande vitrine, comme une grande parade du nouvel empire, du nouvel État, et de la nouvelle beauté de la race. De fait, l'Allemagne est arrivée première au classement officiel des médailles entre les nations, et Hitler a, dans plusieurs discours, célébré la beauté de ce corps allemand qui n'est pas le corps d'un homme nouveau, mais le corps de la renaissance de la race. Ce qui avait

été conservé du canon grec dans la pierre est, désormais, incarné par la chair de l'Allemand contemporain.

Jean Lebrun : Enfin, c'est un Noir, Owens, qui a obtenu la plus belle médaille. Vous me direz qu'à la fin de sa vie Leni Riefenstahl a été convertie au « corps noir », puisqu'elle filmait les Nubas du Soudan. Le corps noir, c'était aussi le titre de la revue de la SS.

Johann Chapoutot : Oui, le « corps noir », mais au sens de l'Ordre noir.

Jean Lebrun : Si on passe du cinéma à la sculpture, on connaît bien en France Arno Breker, parce qu'il avait en 1942 organisé une exposition à l'Orangerie à Paris. Là aussi, des corps d'hommes nus, à tel point qu'un humoriste de l'époque disait : « Heureusement qu'ils ne sont pas en érection ! Autrement, on ne pourrait pas circuler. »

Johann Chapoutot : Effectivement, la statuaire de Breker devait saturer l'espace public allemand, puisque ses bas-reliefs et ses statues devaient se trouver partout dans les villes allemandes ; notamment dans les plans prévus de la Germania – de la nouvelle Berlin – qui devait être construite, les statues de Breker devaient être présentes partout. Tout simplement pour que, dans l'espace public, soit partout présent ce canon qui devait être un idéal régulateur, une obligation pour chaque Allemand, donnée à chaque Allemand d'imiter le canon censé être le canon de la race.

Jean Lebrun : Ah ! le désir ce n'était pas de coucher avec les statues, mais d'imiter les statues ?

Johann Chapoutot : Absolument. Vous avez une sorte d'auto-érotisme assez manifeste.

Jean Lebrun : Hélas ! la Grèce séminale, pour filer la métaphore, dépérit. Il y a trop de démocratie à Athènes. Vous avez parlé des statues d'Alexandre...

Johann Chapoutot : Oui, c'est tardif, Alexandre. C'est considéré comme une époque de décadence de l'hellénisme, mais la Grèce a disparu de la scène de l'Histoire, selon les nazis, tout simplement car il y a eu une guerre fratricide, une hémorragie – c'est la guerre du Péloponnèse – avec un massacre des Grecs entre eux, qui n'est pas sans rappeler, selon les nazis, la situation de l'Allemagne avant 1871, situation de lutte fratricide. Et par ailleurs, vidés de leur sang, les Grecs ont accueilli les étrangers et n'ont pas protégé l'excellence de leur race, ils ont dès lors dégénéré.

Jean Lebrun : Les mélanges sont déplorables... Heureusement, mieux que l'Empire hellénistique, qui s'étend à l'infini sans base ethnique, l'Europe va connaître l'Empire romain, autrement sain, autrement vivant. Alors, on va passer à Rome en écoutant l'ouverture d'une œuvre de jeunesse de Wagner dont vous parlez dans *Le National-socialisme et l'Antiquité*, Johann Chapoutot, parce que Hitler l'écoutait fort, et s'y est identifié, *Rienzi*.

Johann Chapoutot : Oui, c'est un opéra de jeunesse de Wagner auquel Hitler a assisté quand il était jeune et, d'après son témoignage et celui de son colocataire de l'époque, c'est ce qui aurait décidé de sa vocation d'homme politique.

Jean Lebrun : Rienzi, c'est un personnage de Rome ?

Johann Chapoutot : C'est un personnage de la Rome tardive, de la Rome du XIV^e siècle. C'est un noble romain qui voulait recréer la grandeur de la Rome antique.

[Extrait de l'opéra *Rienzi*.]

Jean Lebrun : Il y a une utilisation de la Grèce et de Rome par le nazisme. Mais Rome n'est pas vue comme de notre côté français, nous, nous sommes des Gallo-Romains. Rome, pour les nazis – « Ah César ! Quel plus beau nom ! » disait Hitler –, c'est d'abord un empire, un empire cohérent sans mélange.

Johann Chapoutot : Ce que vous dites est intéressant, parce que la référence antique traditionnelle en Allemagne, c'est la Grèce et non Rome, tout simplement parce que Rome a été préemptée par la France catholique, impérialiste, napoléonienne, etc. La France du latin, la France du droit romain. Mais Hitler a une fascination avérée pour Rome et pour l'impérialité romaine. Ce qui l'intéresse, c'est la conquête du monde, c'est la conquête d'un vaste empire et la domination implacable sur un empire. Alors il y a des leçons à tirer de cet empire : comment est-ce qu'on le conquiert ? Comment est-ce qu'on l'administre ? Mais l'empire peut être également la source du mélange, parce que la *Pax Romana* et l'existence de routes qui relient les différentes régions du monde peuvent conduire aux mélanges et cela il faut s'en prémunir dans le Reich à venir.

Jean Lebrun : Dites-moi, les autoroutes du Reich, ça ressemble aux voies romaines, dans l'esprit de qui les construit, non ? Il y a des viaducs aussi, et des ouvrages d'art qui ont beaucoup d'importance.

Johann Chapoutot : Les autoroutes sont présentées effectivement par la propagande nazie comme une réitération de la geste viaire romaine ; il s'agit de recréer un réseau de routes à l'imitation de l'Empire. Dans l'architecture des ponts, dans l'architecture des ouvrages d'art qui doivent équiper l'Allemagne, vous avez des références – jusqu'à

des copies du pont du Gard, par exemple –, références claires à Rome.

Jean Lebrun : Et les villes, vous nous parliez de Berlin que Hitler voulait appeler Germania. À Speer, le grand architecte, Hitler avait demandé : « Faites-moi une chancellerie qui ne ressemble pas à un siège social d'usine de savonnettes. »

Johann Chapoutot : Oui, il y a une volonté, également, de manifester les signes de l'impérialité par des édifices qui « font » empire, et, pour « faire » empire, pour affirmer la puissance, il faut faire du néo-antique, du néoclassique. C'est effectivement ce que fait Speer à Nuremberg, à Berlin, avec des bâtiments de représentation qui imitent le style romain et, mieux que cela, qui doivent imiter également les ruines de Rome.

Jean Lebrun : Deux statues grandioses figurent à l'entrée de la chancellerie...

Johann Chapoutot : Deux statues, oui : *Die Wehrmacht* et *Die Partei*.

Jean Lebrun : Et celui qui est reçu par Hitler, qui est sur un siège un peu plus bas, il peut contempler les marqueteries du bureau qui sont ornées de signes antiques.

Johann Chapoutot : C'est comme dans Charlie Chaplin, en effet, le siège est un peu plus bas. Quand vous êtes reçu, vous faites face à trois panneaux de marqueterie qui représentent Mars, le dieu de la guerre, Athéna, une Athéna guerrière et casquée, et la Gorgone. Au cas où on ne l'aurait pas compris, on est face à un seigneur de guerre.

Jean Lebrun : On a cité Speer. Le nom de Breker a aussi un lien avec l'architecture. L'arc de triomphe de Paris dans le futur arc de triomphe de Berlin, organisé selon un axe nord-sud. Mais il y a les villes, et puis il y a aussi les colonies gagnées dans l'espace nouveau, sur le modèle du soldat-paysan de l'Empire romain.

Johann Chapoutot : Ce qui est dit sur l'architecture est très important, puisqu'il s'agit de faire du romain, mais de dépasser évidemment le modèle historique de Rome et les modèles contemporains, en faisant plus grand et plus haut. Et, pour ce qui est des colonies, oui il s'agit d'agir à la romaine, en projetant l'*Urbs*, c'est-à-dire la ville de Berlin, dans toutes les provinces de l'Empire, en recréant la même architecture, les mêmes forums, etc. Par ailleurs, en octobre 1941, lorsque le Reich est en train de gagner la guerre contre l'URSS, Heydrich, le numéro deux de la SS, le chef de l'Office central de sécurité du Reich, fait un discours à Prague où il dit en substance : nous avons gagné la guerre, mais nous allons être confrontés aux problèmes de la victoire. Le problème, c'est que nous sommes trop peu nombreux, nous sommes excellents, mais trop peu nombreux face à des masses trop importantes. Il va donc falloir faire comme nos ancêtres les Spartiates, il va falloir *ilotiser* l'Europe, transformer l'Europe de l'Est en population d'ilotes, d'esclaves pour la cause de notre empire.

Jean Lebrun : Là, on est déjà dans la guerre, face aux ennemis qui rôdent, il vaut mieux attaquer que se défendre trop tard. La France est vaincue en 1940, la France est le pays des sang-mêlé, c'est le titre d'un inédit du grand historien Lucien Febvre, récemment paru. Et en 1941, les Allemands se retrouvent aussi maîtres de la terre grecque. Les officiers et les soldats du Reich parcourent les ruines de la Grèce antique. On parlera de l'esthétique

des ruines. Il vaut mieux parcourir les ruines que de rencontrer les Grecs tels qu'ils sont devenus en 1941.

Johann Chapoutot : Quand, en 1941, la Wehrmacht et la SS interviennent en Grèce alors que ce n'était pas prévu, la presse allemande présente cette invasion comme une deuxième ou une troisième vague de migration nordique. Autrement dit, la Grèce était une terre irrédente, jadis colonisée par les Nordiques, et les Germains ne font que reprendre une terre qui leur appartient. Mais en revanche, la population qu'ils rencontrent les déçoit. J'ai trouvé beaucoup de témoignages qui rapportent cette déception : « ce n'est pas du tout ce qu'on nous avait enseigné », « ce n'est pas du tout ce qu'on a vu à l'école », « on rencontre des Levantins crépus et non pas des grands blonds sveltes et galbés ». Mais la SS envoie quand même des missions d'ethnologie, notamment en Laconie – ancien territoire de Sparte – pour aller quêter la chevelure blonde et les yeux bleus, et ils en trouvent.

Jean Lebrun : Question de l'Allemagne, en 1941, je précise : « Qu'est-ce qu'on peut sauver de la Grèce ? » Une fois la situation stabilisée en Grèce, on peut s'attaquer à l'URSS. L'URSS, c'est l'Asie sémitique, c'est l'ennemi.

Johann Chapoutot : C'est la nouvelle Carthage, ou la nouvelle Judée. De même que les Grecs avaient fait face à des Perses qui étaient censés être asiatico-sémitiques, de même que Rome avait fait face à Carthage puis aux Juifs en Palestine, de même le Reich affronte de nouveau – c'est toujours la même histoire dans l'histoire de cette pauvre race nordique, qui est toujours attaquée par les méchants – un danger immense à l'Est. Les leçons de l'Histoire doivent être tirées : Rome avait détruit Carthage, mais uniquement les murs et non pas la population. À bon entendeur salut, et ce que l'on enseigne aux troupes

de la SS c'est que Rome a péri de ne pas avoir été armée par le concept de la race. Rome a péri de ne pas avoir détruit totalement la population de Carthage.

Jean Lebrun : Alors, quand, sur la radio collaborationniste Radio-Paris, on entend Jean Hérold-Paquis dire quotidiennement qu'il faut que l'Angleterre, comme Carthage, soit détruite, ça veut dire que l'ennemi doit voir ses villes rasées. L'Angleterre, l'URSS, des pays bâtards, métissés. Et l'ennemi juif ? Il ne s'attaque pas nécessairement frontalement, comme Carthage, à l'Empire romain, il est décrit comme procédant « insidieusement ».

Johann Chapoutot : L'Empire romain, disent les nazis, a affronté le danger juif, mais les Juifs ont perdu militairement, ce qui est normal, selon les nazis, puisque les Romains, qui sont des Germains, sont toujours les meilleurs. Donc les Juifs se sont, selon les nazis, réfugiés dans le complot, un complot qui s'appelle le christianisme ou le judéo-christianisme. Un complot qui vise à créer une culture nouvelle, qui est une culture de l'égalitarisme, de l'amour universel, de l'universalisme, qui vient contaminer et détruire de l'intérieur l'édifice raciste, eugéniste, qu'était censé être l'Empire romain aux yeux des nazis.

Jean Lebrun : Donc le christianisme, c'est un complot inventé par les Juifs, et notamment par saint Paul, pour parasiter l'Empire ?

Johann Chapoutot : Saint Paul est qualifié par Hitler de « commissaire politique ». Hitler qui dit : « Le Juif Saül est devenu Paul comme le Juif Mordechai est devenu Marx. » Le christianisme, c'est également le « bolchevisme de l'Antiquité ».

Jean Lebrun : C'est finalement Berlin qui va être rasée, comme Carthage, non sans une dernière mise en scène ; même dans les derniers mois, quand il sacrifie tant et tant d'hommes, tant et tant de villes, Hitler pense à l'Antiquité.

Johann Chapoutot : Oui, il pense que si le Reich de mille ans est impossible, du moins un mythe de mille ans est possible. Il faut s'immortaliser par sa mort, il faut s'immortaliser par la mémoire, la mémoire d'une sortie de scène absolument fracassante. C'est ce que dit Goebbels lors de sa dernière conférence de presse : « Nous allons peut-être perdre, mais de telle manière que l'on se souviendra de nous pour les siècles des siècles. »

Jean Lebrun : Vous avez étudié les manuels destinés aux jeunes gens, vous avez lu la presse de la fin, des derniers mois, et les campagnes de presse dans les journaux, en avril 1945, font référence explicitement à l'Antiquité.

Johann Chapoutot : Il est frappant de voir que, fin avril 1945, alors que tout est fini objectivement, la presse nazie continue à publier des articles sur la deuxième guerre Punique, c'est-à-dire ce siège de Rome par Hannibal, à un moment où Rome se croyait perdue avant de connaître un retournement inattendu de la fortune militaire sous le commandement de Fabius Cunctator, qui a finalement battu Hannibal. Hannibal, évidemment, c'est Staline et le nouveau Fabius Cunctator, le nouveau consul qui va sauver la ville, c'est évidemment Hitler, ce qui est en ligne avec le discours que développe Hitler en privé à ce moment-là qui est : « Je maîtrise tout, j'ai laissé venir les Soviétiques dans la nasse, la situation va se retourner, c'est une ruse. »

Jean Lebrun : On avait trois possibilités pour finir : Fabius Cunctator (on n'a pas trouvé), la fin de *Rienzi*, où